

LES FORCES DE LA VIE, L'ESPERANCE DES PLUS PAUVRES

Adresse faite à l'occasion de la "Fête de la vie", organisée par le Mouvement "Vivre", à Lons-le-Saulnier, le 29 juin 1985. Public d'un millier de personnes, surtout des jeunes

Je témoigne
pour tous ceux qui, parmi vous,
ont connu la misère,
pour tous ceux qui, en France et dans le monde,
vivent dans la misère.

Je témoigne que ceux-là sont des vivants,
et que malgré tous les obstacles,
les difficultés, les mépris,
ils aiment la vie,
ils veulent vivre,
mais pas n'importe comment,
non d'assistance,
mais en dignité, en droit.

Je suis témoin de ceux
qui vivent dans la misère.
Mais qui sont-ils ?

Pour moi,
pour l'ATD Quart Monde,
le choix a été fait :
ce sont ceux qui vivent en famille,
qui ont une famille à charge.
Ce sont ceux qui n'ont pas cru
que l'amour, la vie
étaient des handicaps,
des obstacles à l'épanouissement des personnes.

I - TOUT HOMME, TOUTE FEMME REFUSE LA MISERE POUR SOI ET LES SIENS

Une mère de famille me disait :

*"La misère, c'est quand tu luttas,
tu luttas, tu luttas encore,
et que tu n'arrives pas."*

Cette parole est celle d'une mère du Quart Monde,
parole de femme,
parole de souffrance.
Cette parole nous rappelle
et nous fait comprendre
le courage du peuple de la misère
pour conquérir le droit de vivre.

Mais cette parole nous suggère
que la force ultime des très pauvres,
la seule arme qui leur reste
quand tout a été tenté,
est leur souffrance.
Elle nous rappelle
que leur propre misère
est leur arme ultime,
celle qu'ils dressent pour échapper
au désespoir.

De cette lutte contre la misère,
je suis témoin auprès de vous ce soir.
Je suis témoin
de l'humiliation de cette femme,
et de son refus,
d'elle qui me dit :

*"La pharmacienne m'a donné des boîtes de lait
gratuit pour mon petit.
Ces boîtes avaient dépassé la date.
J'en ai assez de me faire petite,
d'être une rien du tout, à qui on donne n'importe quoi.
Faut toujours ramper
pour avoir quelque chose.
Nous, les petits,
il nous faut toujours ramper.
Ramper ou crier, comme l'autre jour,
je l'ai fait
à la Caisse d'Allocations Familiales,
pour que je touche mon argent."*

Je suis témoin de Monsieur Adolphe,
cet homme qui n'a pas trente cinq ans,
et qui ne peut monter les escaliers,
ne peut se baisser.
Un jour,
il me raconta :

*"Le médecin m'a dit :
'vous avez manqué de quelque chose,
quand vous aviez 12 ou 13 ans'.
À travers les radios,
il a vu qu'à 13 ans,
je devais me débrouiller tout seul,
que j'avais eu faim,
qu'alors je mangeais
ce que je trouvais dans les poubelles
ou en rendant des petits services sur les marchés.
Aussi, aujourd'hui,
mon corps est tout pourri,
je ne peux plus rien faire."*

Je suis témoin
des moqueries, des railleries
qui écrasent les familles.

*"Aujourd'hui,
me confiait une maman,
quand je dis que je lutte
avec le Quart Monde,
on ne me croit pas,
on se moque.
On me dit :
'Vous auriez mieux fait
de vous occuper de vos gosses.
Vos gosses,
on vous les a enlevés.'
C'est vrai,
que mes enfants ont été placés par la DDASS.
Pendant 10 ans,
je n'ai pas vu mes enfants,
et 10 ans de la vie d'un enfant,
c'est beaucoup.
Maintenant qu'ils sont là,
ils me rappellent ce qu'ils ont souffert.
Cela, eux non plus
ne l'oublieront jamais.
Alors pourquoi me faire du mal
en me disant :
'Vos gosses, on vous les a placés
à l'assistance ?' "*

L'acharnement des plus pauvres
pour forcer le destin,
je le retrouve en cette femme qui,
dans la nuit de mercredi à jeudi dernier,
a fait 22 kilomètres à pieds
pour venir me voir.
D'emblée, elle me déclare :

*"J'ai besoin de vous,
je n'en sors plus,
le courage m'a quittée.
Hier, on m'a coupé l'électricité.
Il y a un an,
mes enfants étaient en vacances.
On en a profité pour venir
me les prendre sans rien me dire.
Mon homme ne travaille plus,
il s'est remis à boire.
J'ai besoin de vous, Père Joseph,
j'ai besoin de vous,
sinon je me détruirai.
Il faut que vous m'aidiez
à retrouver mes enfants.
Si vous ne m'aidez pas,
comment vais-je faire ?
Qu'allons-nous devenir ?"*

Je suis témoin de tous ces refus des pauvres.

*"Ce n'est pas à manger
que je demande,*

*je veux un travail,
je cherche un travail."*

*"Je ne cesse de harceler la mairie :
plutôt que de faire des repas,
il vaudrait mieux ouvrir
des centres de santé."*

Témoin de la souffrance,
je le suis.
Mais aussi, ce soir,
en cette fête de la vie,
je veux être témoin au milieu de vous
de tant de paroles d'espérance
jaillies du monde de la misère.
Telle cette parole de la maman de Sylvie.

Sylvie a neuf ans.
Après les vacances de Noël,
quand elle est retournée à l'école,
ses camarades l'ont chassée.
Elles ont crié sur elle :

"Va-t-en ! Tu es sale, tu sens mauvais."

Sylvie est retournée dans sa cité,
où il fait froid,
où les gens crient,
tellement ils sont malheureux,
où les hommes n'ont pas de travail,
où ses frères aînés traînent un peu partout,
et Sylvie a juré :

"Je n'irai plus à l'école."

Le lendemain,
sa maman l'a accompagnée jusqu'à la porte de l'école.

*"Tu sais,
lui disait-elle,
quand j'étais petite,
moi aussi, on m'insultait.
Pour nous, les pauvres,
l'école, c'est pourtant notre chance.
Quand tu seras grande, tu arriveras à quelque chose.
Tu ne seras pas comme moi,
et tu me diras merci !"*

Je suis témoin
de cette maman qui m'a harcelé pendant des semaines
pour que je lui paie ses dettes.
Elle m'écrivait :

*"Aujourd'hui,
je remonte la pente,
vous ne pouvez pas savoir
le bien que cela m'a fait."*

*J'ai nettoyé ma maison,
j'ai même lavé les rideaux,
je les ai battus trois fois.
Quand maman est venue me voir,
elle a pleuré de joie.
Elle a dit :
'C'est pas vrai Martine,
il y a si longtemps
que j'attendais cela !'
Même mon voisin m'a posé
des carreaux,
car chez moi tout était cassé."*

En cette Année Internationale de la Jeunesse,
je vous rappelle encore
ces paroles d'espoir de parents du Quart Monde
adressées à leurs enfants :

*"A nous, c'est vrai,
la misère nous a fait commettre
bien des bêtises.
Ce que nous avons souffert,
vous ne pourrez jamais l'imaginer.
Mais nous pouvons affirmer
que nous avons fait
tout ce que nous avons pu
pour vous élever.
Vous ferez mieux que nous,
mais pour cela,
il faut vous entendre,
vous mettre tous ensemble."*

II - LA SOLIDARITE DANS LA SOUFFRANCE : LES PAUVRES REFUSENT LA MISERE ENSEMBLE

Refus personnel pour soi et les siens,
mais les pauvres refusent aussi la misère pour les autres.
Je suis témoin de cette famille
de trois enfants,
chassée de son logement et accueillie, avec ses enfants,
par ses voisins qui vivent dans deux pièces.

*"Parce que
disent-ils,
nous avons trop connu la misère
nous-mêmes ;
nous ne pouvons pas
laisser ces gosses dans la rue.
Quand il y a de la place
pour trois enfants,
on peut bien se serrer un peu."*

Je suis témoin
de ces morceaux de pain partagés,
de cet argent donné sans retour,
de cette folie

de vouloir que les autres vivent
malgré la misère.

Ensemble,
les plus défavorisés
refusent la misère.
J'en suis témoin
à travers leurs efforts,
à travers leur acharnement
à vouloir apprendre à écrire, à parler,
à rassembler dans les Clubs du savoir :

*"J'étais un baudet, disait un homme,
les copains m'ont aidé à
apprendre à lire, à écrire.
Depuis, lire n'est plus un problème pour moi."*

Ainsi, dans les Universités populaires,
où celui qui sait apprend à
celui qui ne sait pas.

J'en suis témoin de leur refus commun
à travers leurs rassemblements.
Ainsi les jeunes au BIT :

*"On veut que nos mains
nos cœurs, nos corps
soient utiles.
Nous savons que la misère peut être détruite".*

J'en suis témoin à travers leurs démarches collectives.
Ainsi, les familles d'Herblay
qui ensemble ont fait
le siège de la Préfecture du Val d'Oise
dans l'honneur et la dignité,
pour que les allocations familiales soient rétablies
dans plusieurs familles
qui en étaient privées.

Les pauvres, j'en suis témoin,
veulent s'entendre,
même si souvent la misère
les en empêche.

*"C'est pas possible,
me disait Christiane,
on ne peut pas vivre comme ça.
On se dispute
ou l'on ne se parle plus.
Si l'on veut s'en sortir
on doit se mettre d'accord."*

Le soir même,
Christiane allait voir ses voisins,
faisait une réunion avec eux,
se réconciliait.

Ce même soir,
le mari de Christiane jubilait :

*"Le bonheur, me disait-il,
c'est qu'on se tienne la main,
qu'on ne se dise pas de mal,
qu'on s'entraide."*

III - LE REFUS DE LA MISERE : UN VOLONTARIAT

Mais au-delà du cercle des très pauvres,
au-delà des cités,
au-delà des slums, des quartiers de taudis,
la misère des plus pauvres
est aussi raison de refus et de changement.

Je suis témoin
de ces hommes et de ces femmes
qui quittent tout
pour rejoindre les lieux de misère,
qui refusent sa fatalité,
qui pensent que la misère
n'est pas fatale,
qu'elle ne le sera pas,
tant que des hommes et des femmes
refuseront de s'en accommoder.
Eux savent qu'il leur faudra changer de vie.

Ainsi Geneviève, professeur,
qui, avec son mari ingénieur,
a rejoint le volontariat,
avec leurs deux enfants,
dans un quartier misérable de New York.
Comme tous les volontaires,
elle ne reçoit que la moitié du SMIC
comme salaire.
Aussi, pour faire baisser le prix du loyer,
ils sortent les poubelles,
nettoient les escaliers de leur immeuble.
Les gens s'étonnent
et eux s'interrogent :

*"Quelle image donnons-nous ?
Ce que nous trouvons le plus difficile,
c'est de changer profondément
ce que nous sommes.
Combien de temps
nous faudra-t-il pour comprendre
la misère ?
Sommes-nous sûrs
que nous le voulons vraiment ?
Aujourd'hui,
nous disons que nous sommes compromis
avec les très pauvres
et que nous devons aller jusqu'au bout,
car nous vivons*

des situations qui nous rapprochent
des familles les plus pauvres.
Aussi sommes-nous devenus redevables
de quelque chose envers tout le monde.
Nous ne sommes vraiment libres
devant personne,
ni devant les autorités de l'immigration,
desquelles nous n'avons pas encore
ou obtenir notre certificat d'immigration,
ni devant le médecin
à qui nous devons prouver
que nous ne gagnons que quelques dollars
pour bénéficier de soins abordables.
Nous ne sommes pas libres
non plus vis-à-vis de la propriétaire
qui contrôle si notre travail de nettoyage
est bien fait.
Cette situation nous met au pied du mur,
elle nous fait partager
la vie et la lutte des familles,
leur dépendance aussi.
Ainsi, la directrice du jardin d'enfants
nous a donné une paire de chaussures
pour Pierre.
Le lendemain elle nous a reproché
que Pierre ne les portait pas.

Au début,
c'était dur de vivre,
d'accepter de vivre
dans ce quartier noir rassemblant des familles
très pauvres.
Mais progressivement,
nous avons senti et réalisé
que nous pouvions vivre en vérité
la solidarité.
Nous l'avons vécue à travers les difficultés
que nous avons eues avec notre propriétaire :
manque de chauffage,
manque de réparations en tous genres.
Ces mêmes difficultés,
les familles très pauvres
y étaient elles-mêmes affrontées.
En nous défendant,
nous défendions le droit de tous les autres locataires.

Ce qui m'a frappée le plus,
ce fut de découvrir que les familles pauvres
ne sont plus en position d'exiger
les droits fondamentaux tels qu'avoir le chauffage
ou être protégées contre les incendies.
J'ai découvert qu'il est important
de témoigner,
non pas seulement auprès des gens
déjà ouverts aux problèmes de la misère
- prêtres, militants... -
mais auprès de tous ceux qui,

*chaque jour,
sont avec les très pauvres,
c'est-à-dire tout le monde :
le passant,
le commerçant,
le médecin,
le policier...
Ce sont tous ces gens-là
qui ignorent,
rejettent,
excluent."*

IV - LE REFUS DE TOUTE LA SOCIETE

Je suis témoin enfin de ces hommes
et de ces femmes,
de ces alliés, comme nous les appelons,
qui, même sans tout quitter, pensent que vivre,
c'est défendre la justice,
la vérité,
la liberté !
c'est entraîner l'Eglise,
les Eglises.
C'est défendre les hommes
de l'exploitation,
de l'humiliation,
de l'oppression.
Ces alliés qui pensent que vivre,
c'est s'engager.

Je suis témoin de ce couple de
Nancy dont les enfants ont
été tués dans l'Ardèche
et qui ont dit :

*"Désormais nous prendrons
le relève de nos enfants.
Parce qu'ils se préparaient
à s'engager auprès du Quart Monde,
nous ne pouvons pas désormais
accabler ce garçon qui les a tués.
Il n'avait connu ni famille,
ni toit, ni ami.
C'était ces jeunes là
que nous enfants voulions
rejoindre."*

Je suis témoin
de ces chefs d'entreprises
de ces syndicalistes,
de ces ouvriers,
de ces enseignants,
de ces scientifiques,
qui au cœur de leurs occupations
introduisent la défense des plus défavorisés.

Je suis témoin
de ces hommes et de ces femmes
qui se préparent à donner
une nouvelle orientation à leur vie,
au moment de leur préretraite,
et qui prennent ainsi
le chemin du volontariat :

*"Nos enfants ont presque tous quitté la maison,
nos besoins sont moindres.
Il nous paraît possible
de diminuer le temps de travail à la maison
et les activités professionnelles.
Nous voudrions maintenant
aller effectivement vers le Quart Monde."*

Lui, est chef d'entreprise,
elle, est professeur d'hébreux.
La proposition de quitter,
en première étape,
leur cadre de vie
et de s'installer au cœur d'une cité
les a comblés de joie.
Ils téléphonaient le lendemain :

*"Nous sommes profondément heureux,
nos enfants sont d'accord avec nous."*

Nous-mêmes, ici,
ne sommes-nous pas de cette société qui refuse ?
Le scandale qui appelle le refus,
ne le ressentons-nous pas tous ?
Quelle sera notre réponse ?
Comment ne serait-elle pas
d'opter pour les plus pauvres,
de refuser de garder pour nous
des privilèges acquis,
de mettre à la disposition des familles du Quart Monde
notre temps,
nos compétences,
notre place dans notre parti politique,
dans notre Eglise, notre association,
dans tous nos combats ?

Les plus pauvres d'abord,
en toutes circonstances ;
n'avoir qu'un objectif, un engagement,
une pensée : détruire la misère.

EN CONCLUSION : LE REFUS DE DIEU

Je suis témoin
de ce que les plus désespérés
savent que Dieu n'accepte pas
leur détresse.
Souvent, ils m'ont dit :

"Dieu, il ne peut pas accepter cela."

Les pauvres savent
que Dieu ne les abandonnera pas,
qu'il les libérera,
qu'eux aussi ont droit au salut.
Tel Monsieur Paget
qui me disait :

*"Je prie, je prie sans cesse.
Moi, je crois qu'il y a quelqu'un là-haut,
au-dessus de nous.
Il ne veut pas de toute cette injustice.
C'est grâce à Dieu
que toute ma famille a été sauvée.
Avant, on était à la rue,
et maintenant on est dans une cité.
C'est Lui qui a fait ça,
moi j'en suis sûr,
mais Lui seul sait combien je L'ai embêté."*

"Embêter Dieu", crier sa misère vers Dieu.
En refusant la misère,
c'est Dieu même que nous rejoignons.